

LE TEMPS

«C'est la force de l'humiliation qui m'a sauvé»

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIEN BURRI

LITTÉRATURE Dans son dernier livre paru ce mois, «Changer: méthode», l'écrivain français Edouard Louis, collaborateur de la Manufacture à Lausanne, raconte la revanche prise sur son passé. Il parle au «Temps» des mythes qui entourent les transfuges de classe et du spectacle qu'il prépare pour la Comédie de Genève

Né Eddy Bellegueule en 1992, dans une famille ouvrière et pauvre de la Picardie, Edouard Louis est entré en littérature en 2014, avec un roman autobiographique très remarqué et aujourd'hui largement traduit dans le monde: *En finir avec Eddy Bellegueule* (Seuil). Il poursuit depuis une œuvre autobiographique à cheval entre l'essai et la fiction, résolument engagée et contemporaine, dénonçant toutes les formes de violences et d'injustices sociales, notamment envers son père avec *Qui a tué mon père* (Seuil, 2018), et sa mère avec *Combats et métamorphoses d'une femme* (Seuil, 2021). Depuis 2019, il est devenu intervenant à La Manufacture, à Lausanne, et prépare *En finir!* un spectacle qui sera présenté l'an prochain à la Comédie de Genève. Interview, au moment où sort son dernier livre, *Changer: méthode*, le livre dans lequel il raconte son ascension sociale et la revanche prise sur son passé.

La volonté farouche de prendre votre vie en main, dès votre adolescence, vous a fait modifier totalement votre façon d'être. Que cherchiez-vous à fuir? J'avais détesté mon enfance, cette enfance que j'ai décrite dans *En finir avec Eddy Bellegueule*. Ce nouveau livre commence là où s'arrêtait Eddy Bellegueule. Il décrit une fuite totale, désespérée, une

course contre le passé. Dès le moment où j'ai fui le village de ma famille et mon destin social, j'ai voulu tout changer. J'ai modifié mon nom, pour devenir Edouard, j'ai transformé ma voix, ma manière de parler, j'ai lutté pour effacer l'accent du Nord de mon enfance, j'ai soigné mes dents abîmées par la pauvreté, j'ai transformé ma manière de m'habiller, de rire – je m'entraînais devant un miroir à rire «autrement». Je ne voulais plus rien avoir en commun avec l'enfant que j'avais été, et avec cette enfance détestée. Un nom, ce n'est pas seulement un nom, ce n'est pas seulement une succession de lettres et des syllabes, c'est une histoire. Mon nom, Eddy Bellegueule, voulait dire pauvre, pédé. C'était la même chose pour ma voix, mon apparence. Tout me rappelait à mon enfance.

Vous qui avez souvent eu faim, durant votre enfance, vous vouliez prendre une revanche sur cette Picardie pauvre qui vous a vu naître? Oui, j'étais un enfant des classes populaires qui voulait prendre sa revanche sur le monde. Et un enfant gay qui voulait prendre sa revanche sur l'Insulte. Je me souviens, quand j'avais 7 ou 8 ans, et que dans la cour de l'école on me traitait de pédé, de pédale, je me disais: «Un jour, je ferai des choses que vous ne ferez pas, j'irai plus loin que vous, tous, je serai plus riche que vous, plus puissant, et vous regretterez de m'avoir insulté.» Cette force de l'humiliation m'a projeté vers le futur. C'est elle qui m'a sauvé.

Aujourd'hui, votre combat a sensiblement changé. Votre révolte est devenue collective? Oui, *Changer: méthode* raconte ce glissement: j'ai d'abord voulu me venger du monde de mon enfance, maintenant il est question pour moi au contraire de venger le monde de mon enfance,

écrire pour me battre contre la domination, la pauvreté, la violence sociale qui formaient le quotidien de quelqu'un comme mon père ou ma mère, toutes ces réalités que la littérature efface si souvent. Mais avant de me battre pour les classes populaires et ma famille, il m'a fallu me battre contre elles, fuir, partir à la ville, m'inventer une nouvelle vie. Ecrire, pour moi, a consisté à la fin du jugement. Je crois qu'il n'y a pas de plus grande différence entre la scène du tribunal et la littérature. Ecrire, ce n'est pas juger, c'est comprendre: comprendre pourquoi cette violence, pourquoi les gens me traitaient de pédé, pourquoi ma mère était si dure avec moi, pourquoi mon père a été brisé par le travail.

Vous n'écrivez pas d'essai, ni de fiction. A quel genre appartiennent vos livres? C'est une question difficile. Au moment où j'écris, je cherche à être juste, à être vrai. Je cherche une forme d'écriture qui m'autorise cela. Chaque fois que j'ai voulu écrire de la fiction, je me suis retrouvé paralysé par la honte. Les fantômes de mon passé se rappelaient à moi: le visage de ma mère, de mon père, de ces garçons avec lesquels j'étais à l'école. Ils me disaient: «Pourquoi tu ne parles pas de nous, pourquoi inventes-tu des personnages imaginaires, avec des souffrances imaginaires, alors que nous nous sommes des personnes réelles, avec des souffrances réelles?» J'ai toujours senti une honte infinie pour la fiction, de l'ordre de l'impossibilité radicale et absolue. Je lis énormément de romans par ailleurs.

Vous dites adieu au passé, au moment même où vous l'écrivez, où vous le faites exister pleinement par les mots. Ce n'est pas tant un adieu au passé, qu'un passé retrouvé. J'aimerais pouvoir donner mon corps à la littérature, comme on donne son

LE TEMPS

corps à la science. Tout ce que mon corps peut dire sur le monde, la société, la violence sociale, j'essaye de l'écrire. Je crois qu'en disant «Je», on autorise d'autres personnes à dire «Je», à se sentir légitimes à le faire. Vous savez, on entend toujours dire qu'on vit dans un monde individualiste, ou l'individu règne, où tout le monde dit «Je», mais pendant toute ma vie c'est le contraire que j'ai vu: des femmes tellement écrasées par la violence masculine qu'elles ne disaient jamais «Je», qu'elles restaient, comme ma mère, toute la journée à faire la cuisine et s'occuper des enfants. J'ai connu des gays ou des trans qui ont passé la moitié de leur vie à se cacher, à avoir honte, à avoir peur de dire «Je». Le problème n'est pas selon moi un trop-plein d'individualisme, mais au contraire des individus qui ont le droit de dire «Je» et d'autres qui ne l'ont pas, parce qu'ils sont réduits au silence par la violence sociale.

Vous montrez à quel point vous vous êtes construit une apparence. Pourtant, face à vous, aujourd'hui, on n'a pas l'impression d'être devant un acteur en train de jouer un rôle... (Rires). Toutes nos natures sont des imitations. Dans *Changer: méthode*, je raconte comment j'ai découvert que ce qu'on appelait le naturel, l'authentique, était toujours une imitation inconsciente. Sauf qu'il y a des imitations considérées comme légitimes, et d'autres non. Si vous êtes fils de bourgeois et que vous adoptez un comportement bourgeois, tout le monde trouvera cela naturel. Si vous venez d'un milieu populaire et que vous vous

appropriiez des pratiques ou des manières d'être bourgeoises, le monde social vous dira toujours: pour qui te prends-tu? A quoi tu joues? Quand au lycée, j'ai découvert la culture légitime, le théâtre, la littérature, et que j'en parlais, parce que je venais d'un milieu populaire, on me répondait: «Ah il se la joue, il s'embourgeoise!» Alors que si quelqu'un qui était fils d'enseignants faisait la même chose, tout le monde trouvait cela normal. En ce sens, *Changer: méthode* est un appel à voler des vies dont on a été privé, à braquer la société comme on braquerait une banque.

Vous n'appartenez plus au prolétariat, et pas non plus à la bourgeoisie que vous admiriez, avant d'en montrer l'hypocrisie... Qui êtes-vous, Edouard Louis? A quel monde appartenez-vous? Passer d'un monde social à un autre, c'est n'être nulle part à sa place, c'est une forme d'arrachement qui n'en finit pas. C'est pour cela, j'imagine, que mon livre est traversé par la mélancolie. «Pour qui n'a plus de patrie, il arrive que l'écriture devienne le lieu où il habite», écrivait Adorno. Aujourd'hui, j'essaye d'utiliser la littérature pour parler du monde d'où je viens. Pour faire en sorte que celles et ceux qui lisent s'y confrontent.

Vous enseignez à la Manufacture, à Lausanne, et préparez un spectacle à la Comédie de Genève, avec Laeticia Dosch, qui sera présenté en juin 2022. Il est intitulé «En Finir!» Avec quoi nous invitera-t-il à «en finir»? En finir avec ce qu'on fait de nous, avec ces verdicts dont parle Didier Eribon et qui nous assignent une place à la nais-

sance: femme, gay, noir, pauvre, juif. La question qui se posera sera la même que celle qui traverse *Changer: méthode*, celle de la manière dont on peut et dont on doit se débattre avec ce que le monde essaye de faire de nous. Ce spectacle sera un appel à inventer nos authenticités.

Votre ascension sociale passe par la Suisse: Locarno, Zurich, et surtout Genève. Vous racontez votre amitié pour l'ancien maire de Genève, Manuel Tornare. Vous parlez aussi de vos amitiés pour le sociologue Didier Eribon ou le philosophe Geoffroy de Lagasnerie. Comment vos proches vivent-ils le fait de devenir des personnages, de se retrouver dans vos livres? Je demande toujours leur autorisation aux gens qui m'entourent. S'ils ne veulent pas, je change leur nom. Je parle de tous ces gens dans mon livre parce que je voulais rompre avec la narration héroïque des récits de transfuge de classe et montrer que l'histoire de ma vie et de ma volonté, c'est celle de la volonté des autres. Souvent dans ma vie, des gens ont cru en moi alors que je ne croyais pas en moi. Je ne m'en suis pas «sorti», je n'ai pas été «fort ou courageux», je déteste ces manières de penser, qui souvent sont utilisées pour parler des transfuges: comme si mon père n'avait pas été assez «fort et courageux»! Comme s'il avait mérité une vie d'exploitation et de pauvreté! Il faut réinventer la manière de raconter ces trajectoires. Ne pas s'en servir pour reproduire la frontière violente entre ceux qui partent et ceux qui restent. Ecrire une histoire collective a été pour moi une façon d'échapper à ça. ■

LE TEMPS



INTERVIEW

**«Changer:
méthode»
est un appel à
voler des vies dont
on a été privé,
à braquer
la société comme
on braquerait
une banque»**
